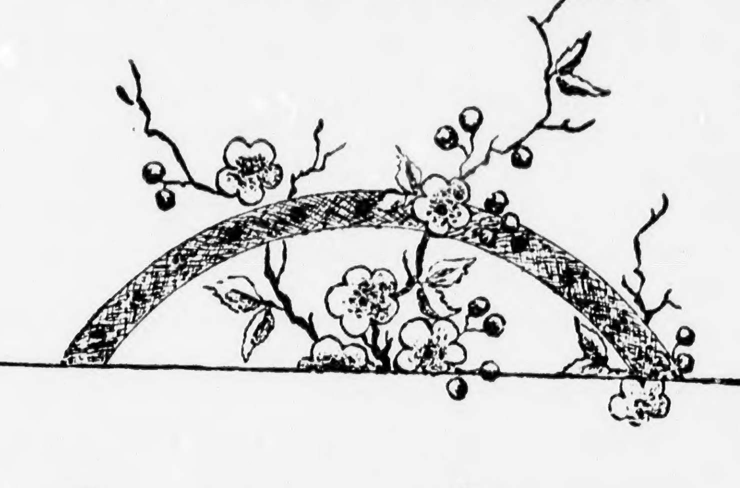
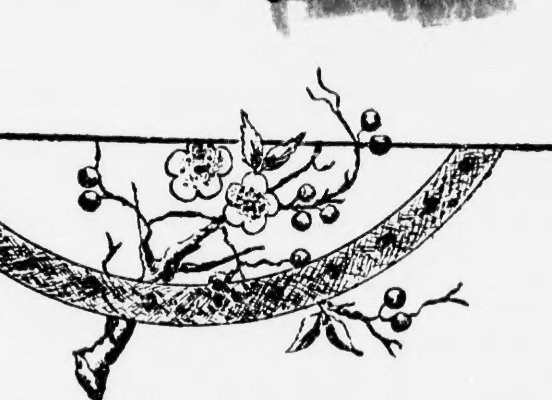
COLLECTION STELLA MARIS



L'aventure de Su-za-na



'R. FRANCISCAINE MISSIONNAIRE
188, Grande-Allée, Québec, Canada.



L'AVENTURE DE SU-SA-NA

Avec la permission de l'Ordinaire.

L'AVENTURE DE SU-SA-NA

Histoire d'une petite Chinoise

publiée par le

Courrier Missionnaire des Jeunes

L'AVENTURE DE SU-SA-NA

Su-sa-na (Suzanne) est une gentille petite Mongole trouvée un froid matin devant la porte du couvent de Tsi-sou-mou. Des trouvailles de ce genre — vous le savez — ne sont pas rares !

La pauvrette allait-elle vivre ? Elle était si frêle, toute glacée ! Le Père Aumônier jugea plus prudent d'en faire sans tarder un angelot prêt pour le ciel. Mais, après avoir bu quelques cuillerées de bon lait et une fois installée

dans son berceau, sous une couverture ouatée bien chaude, la nouvelle Suzanne s'endormit d'un sommeil qui semblait dire : " Je me trouve bien ici, si nous restions encore un peu sur la terre ! " Et de fait, le soir, le bébé ouvrait et fermait de petits yeux plus brillants. Le lendemain, plus question qu'il s'en aille si tôt jouer avec les anges.



Mais comment garder à l'orphelinat les tout-petits que des parents trop pauvres viennent donner aux religieuses ou souvent déposent mystérieusement à la porte ou dans un coin de l'enclos? Ils sont si nombreux qu'il faut bien les confier à des nourrices, et c'est à cette charité que l'œuvre de la Sainte-Enfance s'intéresse spécialement.



Ces nourrices, autant que possible, sont choisies parmi les chrétiennes du village ou des environs mais lorsqu'elles font défaut, on a recours aux païennes, et il y en a de très bonnes, très dévouées.

Une fois *Su-sa-na* remise en vie, on lui chercha donc une nourrice. Une brave païenne s'offrit et promit de la traiter comme sa fille. C'est une coutume en Chine que les enfants ainsi reçus fassent partie de la famille. Ils appellent même des noms de " père et mère " ceux qui prennent soin de leurs premières années.

La brave *Siang-Hoa* (Fleur parfumée) le fut réellement pour la petite *Su-sa-na*. Elle se prit d'af-

fection pour elle, la soignait comme ses enfants et lorsque, tous les mois, elle venait à l'orphelinat pour la montrer aux Sœurs et recevoir sa pension, elle ne tarissait pas d'éloges sur les qualités de sa gentille petite fille.

Quatre années passèrent ainsi. Or, quand les petites orphelines atteignent quatre ans, on les reprend à la Mission, car il est temps de commencer leur éducation, leur instruction chrétienne surtout.

Un jour donc, Mère Supérieure dit à *Siang-Hoa :*

" *Siang-Hoa*, tu sais, *Su-sa-na* a maintenant quatre ans. Il va falloir nous la rendre."

Bien qu'elle y pensât sûrement, la brave femme parut tout ahurie: " Le mois prochain, *Sieou-tao*, le mois prochain, ou bien le mois après.

— Bien, bien, mais pas plus tard."

Or, de ce jour, ni le mois prochain, ni le mois suivant, *Siang-Hoa* ne parut avec la petite *Su-sa-na* aux dates indiquées.

Une fois, deux fois, trois fois, les Sœurs envoyèrent une bonne voisine ou une des Vierges pour ramener l'orpheline. Arrivée à la maison de *Siang-Hoa*, point de *Su-sa-na ;* elle était allée jouer dans les bois, ou partie aux champs avec son père, que sais-je encore ?

mais toujours bien loin, là où on ne pouvait l'atteindre.

Cela promettait de durer indéfiniment... Que faire?

Un jour, Sœur Franzika, Agrégée au couvent de Tsi-sou-mou, et la Vierge chinoise qui s'occupe des bébés de la crèche, furent envoyées à la gare pour accompagner une jeune élève qui se rendait à Pékin. De là, elles passeraient chez *Siang-Hoa*. Le train était à 6 heures. Arrivant de si bon matin, à l'improviste, il y avait donc toute chance de succès.

Le coup réussit à merveille. Voyant entrer Sœur Franzika, *Siang-Hoa* est toute décontenan-

cée. Attention pourtant ! il s'agit " de ne pas perdre la face " !

" *Su-sa-na*? elle n'est pas ici."

Mais Sœur Franzika ne se laisse pas si vite convaincre.

" Elle n'est pas ici? dit-elle, s'asseyant près de la porte, ça ne fait rien, j'attendrai et ne partirai pas sans l'enfant."

Toute la famille était là, excepté le père. On se regarde, personne ne bouge. Déjà Sœur Franzika se demandait si le rusé païen ne les avait pas vues venir de loin et ne s'était précipitamment enfui avec l'enfant. Tout à coup, au dehors, une petite voix enfantine se fait entendre : " *Ma ma* ". La mère et ses fils ont à peine le temps de



se regarder que Sœur Franzika est debout et a déjà ouvert la porte. L'enfant entre comme un coup de vent et soudain se trouve serrée, emprisonnée dans les bras de Sœur Franzika. De là on ne la tirera pas si facilement.

Aussitôt changement de tableau. Des cris? des protestations? Non!

"Oh! intervient la nourrice avec un fin sourire. Vous vous trompez. Ce n'est pas *Su-sa-na*, c'est l'enfant d'une voisine."

Notons ici et pour tout le reste de l'histoire que ce qui, pour les chrétiens serait mensonge et tromperie, est, pour des païens qui ne connaissent pas la religion ni les

commandements de DIEU, finesse et habileté. De plus, l'affection de la brave *Siang-Hoa* pour la petite *Su-sa-na* l'excuse bien un peu.

Mais essayer de tromper Sœur Franzika ! Vous y perdriez votre latin, sinon votre chinois !

" Ce n'est pas *Su-sa-na*? Eh bien tant pis ! Je vais porter cette petite à la Sainte-Enfance. Sa mère n'a qu'à venir avec *Su-sa-na*, et on lui rendra sa fille."

Magnifiquement trouvé ! Et sans attendre de réponse, elle monte dans le char avec *Su-sa-na* toujours dans ses bras. La pauvre petite tout ébahie ne comprenant rien ne dit mot.

Maintenant, en route !

Mais à peine le char s'ébranle, que la pauvre païenne éclate en cris et en sanglots parce qu'on lui a pris " son enfant ". Le fils aîné se met à courir derrière la voiture, voulant par force reprendre " sa sœur ". Heureusement, les charretiers sont deux bons et robustes serviteurs de la Mission.

Quelques rues plus loin, Sœur Franzika fait arrêter le char devant un magasin. Le jeune Chinois qui suit à distance accourt aussitôt :

" *Sieou-tao*, voyez comme *Su-sa-na* est en désordre ; elle n'a même ni bas, ni souliers.

— Ah ! c'est *Su-sa-na* " maintenant? Ne te mets pas en peine de sa toilette."

Et pour quelques sous, Sœur Franzika va, dans une boutique en face, acheter une paire de bas et de jolis petits souliers avec fleurs qu'elle enfile séance tenante. Un tel cadeau ravit *Su-sa-na* et tranquillise son grand frère.

" Oh ! si vous la traitez ainsi, elle sera bien chez vous ! "

Et le voilà qui, faisant volteface, reprend le chemin de sa demeure.

Peut-être croirez-vous ici l'hisroire terminée? Ce n'est que le premier acte.

Arrivée au couvent, *Su-sa-na* est l'héroïne du jour. On lui fait

fête et, au milieu de ses petites compagnes, elle oublie bien vite — c'est permis à quatre ans — la brave *Siang-Hoa* et les siens.

Mais le lendemain, au matin, voilà plusieurs hommes qui envahissent la porterie du couvent ; parmi eux, le " père " et le " frère" de *Su-sa-na*.

" *Sieou-tao*, puisqu'on m'a pris l'enfant pendant que je n'étais pas là, je veux la voir, seulement la voir une fois ! "

Amener l'enfant à la porterie, au milieu de cette troupe, c'était, à n'en pas douter, la voir enlevée de force.

Un excellent moyen pour garder l'enfant et en même temps con-

tenter ce brave homme qui avait été si bon pour elle, c'était — ô privilège dont il pourrait se vanter — c'était de lui permettre d'entrer pour quelques moments à la Sainte-Enfance, mais lui tout seul naturellement, les autres devront attendre à la porte.

Il entre donc, visite les œuvres, les salles, les classes bien installées, le réfectoire avec bols et baguettes déjà rangés sur les tables. On le laisse toute une demie-heure avec la petite *Su-sa-na* qui lui raconte tout ce qu'elle a eu et vu de bon et de beau depuis la veille. Le bon païen, la voyant contente et bien soignée, se déclare à son tour satisfait.

Mais nous ne sommes pas au terme des péripéties.

L'après-midi, c'est la " mère " (la nourrice) qui arrive accompagnée de plusieurs femmes.

Même privilège. Elle, mais elle seule, est autorisée à visiter la Sainte-Enfance et — nouvelle faveur — pourra même passer la nuit à la Mission, dormir au grand dortoir des petites, sur le *kan*, près de *Su-sa-na*.

Il va sans dire que les grandes orphelines, chargées la nuit de ce petit monde, reçurent ce soir-là mission spéciale de bien surveiller la femme et l'enfant.

Le soir tout se passe dans l'ordre. *Siang-Hoa* semble tout à la

joie de voir sa petite *Su-sa-na* déjà habituée et si gentille dans son uniforme bleu. Une fois l'enfant couchée, la femme s'étend à côté d'elle sur le *kan*.

Minuit vient de sonner. Les grandes orphelines, qui ne dorment que d'un œil, voient soudain la païenne se lever doucement, tout doucement, réveiller *Su-sa-na*, l'habiller, la descendre du *kan*, et à pas feutrés se diriger avec elle vers la porte.

Les trois surveillantes rient bien en sourdine sous leurs couvertures ; elles savent que la fugitive n'ira pas loin : toutes les portes sont soigneusement fermées, la nuit, à la Sainte-Enfance.

En effet, arrêtée dès la première porte, la voici qui revient, remet *Su-sa-na* sur le *kan*, s'approche d'une fenêtre, puis de l'autre ; nouvelle désillusion : elles sont fortement grillagées.

Tout cela dérange les plans de



notre païenne. Il ne lui reste qu'à remonter sur le *kan*, elle aussi, le plus doucement possible et, tandis que *Su-sa-na* se rendort, méditer un nouveau projet d'évasion.

La chose se complique. Le matin, pendant la toilette des petites, *Siang-Hoa*, laissant aux grandes le soin de *Su-sa-na*, des-



cend dans la cour et va d'une porte à l'autre, cherchant toujours une issue pour le moment propice. Par la fenêtre, les orphelines suivent ses allées et venues.

"Ah ! ces misérables serrures !..."

De plus en plus mécontente, *Siang-Hoa* rentre au dortoir.

"C'est ainsi qu'on ferme toujours les portes chez vous? (Sa voix tremble de colère.)

— Certes oui, répond l'orpheline qui, en ce moment, met en rangs les petites pour la Messe. Si vous voulez sortir, demandez à la *Sieoutao* qui se trouve à la porterie."

Ce n'est pas tout à fait ce que compte faire *Siang-Hoa* !

Enfin, comprenant que *Su-sa-na* est sous trop bonne garde et que s'obstiner ne servirait qu'à dévoiler plus clairement ses intentions, elle prend le parti le plus sage : accepter le bon bol de riz que la Sœur lui apporte... et de se décider à partir.

Les adieux sont pénibles. La brave *Siang-Hoa* aime sincèrement la petite *Su-sa-na*. Malgré la permission de venir la voir tous les mois et même davantage, elle sanglotte en la quittant comme s'il s'agissait d'un adieu définitif.

Quant à *Su-sa-na*, bien vite habituée à l'orphelinat, elle est gaie comme un pinson, babille comme une pie et raconte à qui

veut l'entendre que c'est parce que " son père " n'était pas à la maison que Sœur Franzika a pu l'emporter. Les autres fois, à peine voyait-on approcher un messager du couvent, ou même une personne étrangère, vite on la cachait dans une petite cabane avec un méchant chien attaché à la porte. Et elle ajoutait :

" Si Sœur Franzika n'était pas venue cette semaine, elle n'aurait plus trouver *Su-sa-na*. Deux fois mon père a dit que nous allions aller dans un autre village pour qu'on ne puisse pas venir me prendre."

Et maintenant si vous lui demandez :

" *Su-sa-na*, quand ta mère viendra te voir, veux-tu retourner avec elle ?

— *Sieou-tao*, répond-elle, ma " mère " très bonne, mais *Su-sa-na* très bien ici."

C'est que, vrai lutin, elle est heureuse parmi ses petites compagnes, mais surtout elle commence à connaître, aimer le petit JÉSUS.

La chapelle a, pour elle, un attrait tout spécial et le matin, *Su-sa-na* n'a de trêve qu'elle n'ait dit son " bonjour à JÉSUS et à sa Mère ". Elle n'en sait pas encore bien long en fait de prières, mais les grands *ka-t'eou* (saluts) y suppléent pour l'instant. Et chaque

fois qu'elle passe devant la grotte de la Sainte Vierge, on la voit s'arrêter pour dire un filial sourire sur les lèvres :

"BONJOUR, SAINTE VIERGE !"

